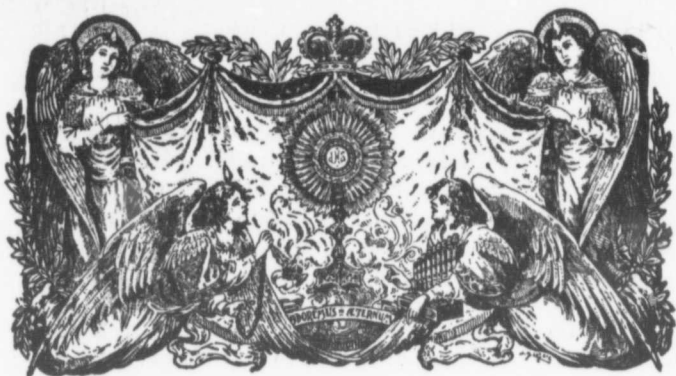


ECCE HOMO.

la
l'ac
tion
Ch



Sommaire du mois d'Avril 1905.

Pensée dominante: Le devoir Pascal. — La Brouette de Pâques, (*poésie*). — Quatre Paroles qui ne passent pas. — Coup double. — Sujet d'adoration: *Et benedictus fructus ventris tui, Jesus!* — Les conquêtes du "Petit Messager". — Crescendo Divin, (*poésie*). — Miracle Eucharistique: l'Hostie miraculeuse. — L'Agonie et le Tabernacle. — Mon choix est fait, (*cantique*). — Donnons à Jésus au T. S. Sacrement. — Variétés. — Chronique du Juvénat.

PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois d'Avril 1905.

Le devoir Pascal.



'il faut à l'homme une nourriture matérielle pour soutenir son corps, pour entretenir son existence matérielle, il faut encore à son âme immortelle et libre un aliment spirituel, conforme à sa nature. Quel est cet aliment? C'est la grâce sanctifiante, qui nous pénètre, nous fortifie, nous fait accomplir des œuvres méritoires pour le ciel; c'est la parole de Dieu qui nous affermit dans la pratique du bien; mais c'est surtout et par-dessus tout l'adorable Sacrement de nos aïeux, l'ineffable participation au banquet sacré, où le corps et le sang de Jésus-Christ nous communiquent une vie surnaturelle. Rece-

voir l'Eucharistie, c'est vivre, et ne plus la goûter, c'est mourir !

Jésus-Christ a fait de la manducation de sa chair la loi de notre vie spirituelle : " En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous. Qui mange ma chair... a la vie éternelle ; je le ressusciterai au dernier jour." Voilà qui est clair : la communion est un devoir de l'accomplissement duquel dépend notre résurrection et notre vie éternelle. Aussi l'Eglise, préoccupée avant tout du bien spirituel des chrétiens, en presse l'observance avec une maternelle rigueur. Nous parcourons actuellement le cycle durant lequel tout bon chrétien doit recevoir son Dieu. Voici l'époque où notre auguste Chef va passer en revue ceux qui lui demeurent fidèles ; c'est aussi le moment où il compte les déserteurs.

* * *

Les déserteurs ! Hélas, ils sont nombreux dans nos grandes villes. Cependant, beaucoup de ces hommes qui vivent ainsi éloignés de Dieu ne sont pas des impies : il y en a même bien peu qui aient rompu avec la religion de parti pris et par haine : beaucoup sont honnêtes et probes ; ils ont même une profonde estime et un véritable attachement pour la foi catholique.

Ils sont nés dans la foi de l'Eglise, et ils veulent mourir en catholiques. Néanmoins, ils négligent l'accomplissement du devoir pascal, devoir essentiel que la raison elle-même leur persuade, que leur âme demande, que Jésus-Christ, l'Eglise, la tradition, tout leur impose. Et pourtant l'homme qui se dit chrétien, qui affirme de bouche sa foi en Jésus-Christ, et qui ne communie pas, se déjuge absolument. Il permet qu'on mette en doute sa sincérité, sa logique, son courage. Sa sincérité, s'il parle contre sa pensée ; sa logique et son courage, s'il ne comprend pas le devoir de suivre son Maître jusqu'au bout. Il donne enfin un scandale public à l'Eglise, à la société.

Imprudents qui remettez à plus tard l'accomplissement de ce devoir trop longtemps négligé, et qui prétendez attendre quelques années encore avant de franchir le pas décisif, songez-vous que la mort vous guette ? Et souvent elle fond à l'improviste sur sa proie. Croyez-vous, au surplus, qu'un enfant fait preuve d'affection vraie en-

vers son père quand, après l'avoir offensé, il retarde le plus qu'il peut l'heure de la réconciliation ?

Pour beaucoup, c'est le respect humain qui les éloigne de leur devoir. Il leur montre un regard, un sourire, la raillerie de je ne sais quel chrétien qui se sentirait condamner dans sa propre faiblesse par le courage d'autrui. " On se moquera de moi ! " disent-ils. Eh bien ! répondrais-je à ces gens, le grand malheur ! en mourrez-vous ? moquez-vous de ces absurdes moqueries ! Si l'on vous tournait en ridicule parce que vous jeûnez et dînez tous les jours, parce que vous allez à votre travail tous les jours, changeriez-vous de manière d'agir pour plaire à ceux qui vous désapprouveraient ? — Or ne pas oser remplir ses devoirs de chrétien par respect humain, c'est ne pas oser être raisonnable ; c'est ne pas oser être consciencieux et homme d'honneur.

Beaucoup iraient bien à la table sainte s'il ne fallait pas passer par le confessionnal. La confession n'est pas chose agréable, il faut en convenir, mais c'est une chose rationnelle. Avant de se rendre à une invitation, tout convive respectueux de son hôte fait une toilette convenable. Avant de prendre place au festin eucharistique, tout invité doit pareillement préparer son esprit et son cœur, son âme tout entière, et, pour employer le langage de l'Évangile, se revêtir de cette robe nuptiale qui n'est autre chose que l'état de grâce. La nécessité de cette préparation n'échappe à personne : comment aller recevoir le bon Dieu dans un cœur, où, par suite du péché mortel, le démon règne en maître souverain ? Et le démon est chassé d'une âme par l'absolution précédée d'une bonne confession.

Concluons. Il n'y a pas un catholique qui puisse trouver une excuse valable pour s'affranchir du devoir pascal, de l'obligation de se confesser et de communier au temps de Pâques.

Chers lecteurs, prions, mortifions-nous, afin d'obtenir par nos prières et par nos sacrifices que soit diminué le nombre des indifférents et des timides qui désertent la Table sainte. Nous, du moins, n'imaginons pas de vains prétextes pour nous abstenir de la communion. Rendons-nous désormais à la voix du Maître qui nous appelle, et qui nous a préparé ce somptueux et délicieux repas.

H. B.




LA BROUETTE DE PAQUES

C'était dans les fêtes pascales...
Chaque jour dès l'aube, en son champ
Le laboureur allait cherchant
Le blé qui doit lever de terre en fines talles,
Et le prêtre priait : Mon Dieu ! puisse germer
Dans les caurs le bon grain que tu m'as fait
C'était dans les fêtes pascales... [semér]

C'était dans un petit hameau
Loin du village et de l'église.
Sous leur chaumière basse et grise,
Deux vieux époux causaient : " Femme, le temps
est beau,
Disait l'homme... Je sors, je m'en vais à con-
fesse.
A Monsieur le Curé j'en ai fait la promesse."
C'était dans un lointain hameau...

La vieille était paralytique.
Elle dit : " F'ai promis aussi."
" Oui bien ! fit l'homme, mais ici
L'on viendra t'apporter pardon et viatique."
— Nenni ! répondit elle... à l'église j'irai
Rendre honneur au bon Dieu sans lasser mon
Mais elle était paralytique... [curé.]



*Or, une brouette était là,
Là, sous la hutte de bruyère,
Oisive, en housse de poussière.
L'un d'eux à l'autre au même instant la rappela.
" Partons ! " firent en chœur l'infirmes et le bon-
homme.*

*Une heure après, ce char simple et commode en
somme,
La brouette, n'était plus là.*

*Regardez ! vers la pauvre église,
L'un brouettant l'autre, nos vieux
Montent muets, graves, pieux.
En dépit des passants, du soleil, de la bise
Qui devaient bien un peu troubler leur examen,
Ils vont scrutant leurs cœurs tout le long du che-
min*

Jusqu'au seuil de la pauvre église.

*Ils ont goûté le don de Dieu...
Ils ont quitté le sanctuaire...
Elle, absorbée en sa prière,
Lui content, les voilà s'éloignant du saint lieu,
Comme ils sont venus, en naïf équipage...
— Bonnes gens ! pour donner plus de joie en
partage*

Il n'est que le beau ciel de Dieu.

A. L.





Quatre Paroles qui ne Passent pas



QUATRE est mon corps. — “ Ces quatre paroles m'étranglent ”, disait Luther, en l'un de ces accès de franchise mêlée de rage qui échappaient fréquemment au trop célèbre hérésiarque, dans l'impétuosité de sa nature. Et il disait vrai ; car elles sont là, ces quatre paroles, à l'entrée même du dogme de la *Présence réelle*, claires, précises, souveraines, défiant dans leur limpidité sans nuages toutes les ambiguïtés, toutes les négations, tous les sophismes. Plus l'institution est merveilleuse, plus le Maître a voulu que la formule qui l'établit eût une clarté décisive.

Et pourtant, que n'ont point tenté contre le texte divin si lumineux les chefs doctrinaires de la Réforme ? Prêchant la révolte, ils comprenaient d'instinct qu'ils ne pouvaient maintenir dans leur symbole le dogme qui enseigne, qui inspire, qui nourrit l'amour ; leur œuvre satanique eût été compromise, car tôt ou tard le cœur eût ramené l'esprit à la vérité.

Aussi, quelles subtilités, quels détours, quelle ingéniosité de systèmes, et, pour tout dire, quelle débauche d'esprit, pour arriver à fausser le texte divin dont la clarté naturelle pouvait conquérir si vite par elle-même l'adhésion des intelligences droites ! On a compté près de *deux cents* interprétations diverses proposées ou mises en cours pour essayer de dénaturer le sens, si obvie pourtant, la signification si claire du texte sacré. En dehors de la grande hérésie arienne, il n'y a pas, dans l'histoire du

dogme catholique, pareil exemple de cette "tortuosité" qui constitue la caractéristique, le génie propre de la révolte de l'erreur contre la vérité.

Vains efforts ! les quatre paroles demeurent, et, suivant le mot que le dépit arrache à Luther, elles "étranglent."



* * *

Elles demeurent dans la majesté sereine et victorieuse de la vérité, de la vérité toujours vivante.

Elles demeurent, divinement éclairées déjà, comme d'une lumière préliminaire, par ces paroles de la *promesse* où Jésus déclare que quiconque "ne mangera point sa chair et ne boira point son sang n'aura pas la vie en lui," renouvelant cette déclaration avec une insistance souveraine devant les Juifs qui s'en scandalisent et — précur-

seurs des orgueilleux négateurs d'aujourd'hui — refusent leur assentiment à ce mystère.

Elles demeurent magnifiquement affirmées depuis, et sans interruption, par cette merveilleuse succession de la tradition catholique où écrivains sacrés, Pères de l'Église, docteurs, théologiens, grands mystiques, viennent tour à tour apporter au dogme fondamental leur adhésion explicite, éclatante et sans réserve ; leurs démonstrations victorieuses ; leurs adorations émues ; leurs cantiques d'amour.

Elles demeurent non moins magnifiquement, non moins victorieusement affirmées par cet autel eucharistique qui se dresse sur toutes les plages et sous tous les cieux et où, à toute heure du jour, suivant la prédiction du prophète, la Victime auguste s'offre substantiellement à son Père qui est dans les Cieux, vrai sacrifice de la loi nouvelle, formant le cœur même du culte catholique, la chaîne vivante qui unit la terre au ciel.

Elles demeurent vigoureusement et, nous oserions dire, tangiblement démontrées par cette incomparable efflorescence de surhumaines vertus, produite par le christianisme seul au milieu des solitudes ou sur le chevalet des martyrs, au fond des cloîtres ou sous la pourpre, dans les conditions les plus humbles ou les rangs les plus hauts, auprès de toutes les faiblesses pour les soutenir, de toutes les douleurs pour les apaiser, de toutes les fautes ou de tous les crimes pour les racheter, — phénomène sans exemple avant la venue du Christ et qui demeurerait le plus grand mystère du monde moral si un principe divin ne l'expliquait, si chacune de ces âmes si hautes, si héroïques et si pures, nourries de l'aliment céleste, ne répétait, à sa manière, la parole de l'Apôtre : "Ce n'est point moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi."



Les agrégées du T. S. Sacrement comptent faire leur *pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré*, le lundi 26 juin, par le splendide vapeur le "Baupré."



Nous préparons à nos bureaux un grand choix de livres, images et médailles pour *premières communions*. —

il
E
a
m
qt
de
du
ga
sor
cor
Et
con
Pie

COUP DOUBLE



Un dévoué missionnaire diocésain descendait de chaire après un grand discours. Il s'épongeait le front, brisé de fatigue, le cerveau en marmelade, car ce soir-là, il avait dépensé toute son éloquence, jeté tout son cœur et presque atteint le sublime de l'Évangile, en faisant planer sur l'immense assemblée profondément recueillie, tantôt les divines menaces, tantôt les appels pleins de tendresse et les pressantes

invites à la conversion.

Les larmes coulaient de bien des yeux, plus d'un vieux pécheur endurci se sentait atteint.

Derrière la chaire, assise contre un pillier, une humble femme du peuple baissait la tête et, toute confuse, semblait plongée dans des réflexions salutaires.

Quand la mère Bichut rentra chez elle, c'est-à-dire à sa loge, loge dont elle était titulaire depuis trente-cinq ans, de graves préoccupations s'agitaient dans son esprit. C'est à peine si elle remercia la voisine qui lui avait offert de la remplacer pendant qu'elle irait à l'église, car la mère Bichut n'en abusait pas, et pour cause ; le concierge étant l'esclave du cordon des locataires, du propriétaire, etc., il sent peser sur son épaule de lourdes responsabilités. Et comment voulez-vous qu'on aille à l'église quand on a la charge et l'entretien d'un immeuble de cinq étages, alors que certains locataires s'obstinent, malgré le règlement, à garder des chiens, que d'autres ont des chats, ce qui n'est pas prévu ; encore si ces chats se contentaient de perdre leurs poils dans l'escalier ! De plus, le locataire du troisième s'est avisé d'avoir huit enfants, dont cinq garçons, et qui vous secouent la rampe, il faut voir !

Eh bien, malgré tant de misères, M. et Mme Bichut sont des modèles de concierges, dignes d'être proposés, comme tels, pour une partie au moins du prix Montyon. Et que si l'on fondait, ce que j'ai souvent proposé, une confrérie de concierges qui aurait, s'il vous plaît, saint Pierre lui-même pour patron, le digne couple figurerait

parmi les meilleurs candidats. Un seul nuage : ils n'ont pas d'enfants, ce qui les rend plus sévères pour ceux qui en possèdent.

Mais, à part cela, un ménage uni, de braves gens qui ne se disputent jamais, assez complaisants, pas trop rogommes et ne faisant jamais attendre plus de cinq minutes



le malheureux habitant qui s'avise de rentrer après dix heures.

Le soir, dans le demi-jour que répand une lampe discrète, la loge, confortablement aménagée, offre un spectacle qui tenterait le pinceau d'un van Ostade.

Installé dans un grand fauteuil Voltaire, tout près du cordon, le père Bichut apparaît majestueux et impassible, les pieds sur les chenêts, près de l'âtre où brille un feu clair.

Il est drapé, du reste, d'une bonne houppelande et, sur sa tête chenue, la calotte de velours est surmontée du pompon traditionnel.

s'
de
jo

vo
cor
voi
qu
à e
de

Que l'on sonne ou que quelqu'un de la maison heurte la vitre pour sortir, notre homme lève à peine la tête de dessus son journal et jette par-dessus ses lunettes un regard inquisiteur. Pendant ce temps, sa digne moitié va, vient, circule, vaque aux soins du ménage, tandis que chante la marmite et que le chat ronronne.

Au reste dans cet intérieur, comme, hélas ! dans tant d'autres, pas de crucifix, aucun signe de religion.



Ce n'est pas qu'on soit contre, oh ! non, mais on ne s'en occupe pas. Et puis, il y a si longtemps !... et l'on descend ainsi le cours de la vie, tout doucement, jour le jour.

Mais, tout à coup, la mission prêchée dans la paroisse voisine est venue jeter un trouble dans cette existence comme une énorme pierre tombant dans une mare. Une voisine zélée est parvenue, à force de ruses diplomatiques, de vraies ruses de Sioux sur les sentiers de la guerre, à envoyer quatre fois la mère Bichut au sermon, s'offrant de garder sa loge. Et même, ô miracle bien plus grand !

trois fois, malgré le brouillard, le père Bichut a quitté sa houppelande, endossé sa redingote et suivi les conférences d'hommes.

Or, pour vous dire la vérité, de mémoire de Bichut, on n'avait pas mis le pied à l'église, sauf le jour des Rameaux, depuis au moins trente ans.

Et tout cela n'a pas laissé que de porter un grand émoi dans cette placide mais restreinte famille.

— A-t-il bien prêché ? demande la mère Bichut.

— Très bien, dit le père Bichut, songeur et ennuyé.

Et, tout de suite, il passe à un autre sujet.

Mais, au soir ou nous en sommes arrivés, quelque chose d'étrange plane dans l'atmosphère, jadis si tranquille, de l'olympien séjour. Le père Bichut oublie ses lunettes pour lire son journal qu'il tient plutôt à l'envers. Il ouvre quand on ne sonne pas, ôte sa calotte, se gratte le front, dérange deux ou trois fois le chat qui n'y comprend plus rien. Quand à la mère Bichut, un grand tracas agite évidemment son esprit, bien peu ouvert, d'habitude, à des spéculations philosophiques. Dans la soupe, elle met du sucre au lieu de sel, éteint la lampe croyant la remonter, et s'attire, de ce fait, un vif reproche de son époux non moins nerveux.

Le lendemain matin, dès le petit jour (nous sommes à Pâques), une femme se glisse à pas de loup hors de la maison, gagne l'église et, toute tremblante et émue, s'approche de cette chose effrayante et mystérieuse qu'on appelle un confessionnal. La voilà sur un prie-Dieu, la tête dans ses mains, incapable de joindre deux pensées.

— Qu'est-ce que je vais dire ? Je ne saurai jamais m'y prendre !.....

Et trois fois elle se lève pour s'en aller.

Elle va le faire pour tout de bon, quand, tout à coup, une place apparaît libre, béante, tentatrice, obsédante d'effroi et d'appel mystérieux, justement là, à deux pas, au côté droit de la terrible machine. La pauvre mère Bichut s'y engouffre, tête basse, comme on glisse dans un précipice. Pas le temps de se reconnaître ! Le guichet joue et une voix bien douce se fait entendre qui murmure :

— Eh bien, ma pauvre enfant, je vois à votre trouble que vous ne vous êtes pas confessée depuis quarante ans.

— Oh ! non, mon Père, trente seulement...

n
d
j
E
b
ét

Après quelque temps, la pauvre femme, abasourdie mais radieuse, s'achemine vers la Sainte Table où l'on commence à distribuer la communion.



Toutefois, son bonheur n'est pas parfait. Dans un moment si grave, hélas ! il faut bien l'avouer, plusieurs distractions l'envahissent. Elle sait que son mari, en ce jour de Pâques, a résolu d'assister à la messe de 6 heures. Et dame, communier là devant lui, devant Bichut, c'est bien difficile, le respect humain la serre à la gorge, lui étreint le cœur. Le bon Dieu, sans doute, n'en demande

pas tant pour la première fois. Et elle tâche de se dissimuler derrière quelques femmes, de crainte que le regard sévère et inquisiteur de son seigneur et maître ne vienne à la prendre en flagrant délit d'un si grand acte accompli sans permission.

De l'autre côté de la Table Sainte, à la même limite, un homme s'avance, évidemment agité par une préoccupation analogue, car, de temps en temps, il jette, en dépit d'une certaine protestation de sa conscience, un regard furtif du côté des femmes.

Mais la foule est grande ; un plein succès a couronné la mission...



Et comme la mère Bichut s'agenouille enfin à l'autel, heureuse, inquiète, troublée, n'y étant plus, et désirant pourtant, de toute son âme, bien faire, elle heurte légèrement, dans un mouvement de gêne maladroite, un monsieur tout tremblant qui vient justement, précisément, de s'agenouiller à son côté, et pendant qu'elle murmure, tout interloquée et bien bas : " Pardon, Monsieur ! " quelle n'est pas sa stupeur en reconnaissant la voix craintive et doucement voilée de Bichut lui-même qui lui répond : " Pardon, Madame !... "

Et ils n'en firent pas moins tous deux, malgré leur trouble extrême, une excellente communion pascale.

LE PARISIEN.



SUJET D'ADORATION

A L'USAGE DES

Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement

~~~~~  
Et benedictus fructus ventris tui, Jesus !  
~~~~~

I. — Adoration.

“ Une tige sortira de la racine de Jessé, et une fleur s'élèvera sur la tige, ” dit le prophète Isaïe. C'était l'annonce du grand mystère qui devait un jour s'accomplir en Marie et par Marie : Jésus est un fruit. Le fruit est engendré par la fleur, Marie est une fleur. La fleur s'épanouit sur une tige. La tige est nourrie par une racine, Israël est une racine. La racine vit de la terre, l'humanité est une terre dont Israël pompe le suc.

Lorsque le printemps divin fut venu, on vit la fleur éclore et bientôt s'épanouir. Puis elle tomba, c'est-à-dire qu'elle laissa s'effacer l'éclat de sa corolle, car Marie est une fleur vivante qui se cache volontairement dans l'ombre, dans le mépris des hommes.

Elle ne meurt point pour cela ; elle n'est pas anéantie, au contraire. Après s'être enivrée suffisamment de la lumière, après avoir bu la rosée, quand elle s'est exposée assez au rayonnement divin, quand elle a reçu assez la grâce céleste, elle porte son fruit.

“ Et le fruit de vos entrailles est béni ! ” O Jésus ! que vous méritez bien d'être béni, vous surtout, vous par-dessus tout ! — Béni, c'est-à-dire loué, aimé, acclamé, chanté, adoré.

O Marie, qui n'êtes bénie entre toutes les femmes qu'à cause de votre suréminente dignité de Mère de Dieu et de ses glorieuses et bienheureuses conséquences, vous n'auriez jamais souffert qu'on vous louât, qu'on vous exaltât toute seule ; après avoir *béni* la Mère, il était nécessaire que nous *bénédictions le Fils* ; c'est pourquoi l'Eglise oblige ses enfants à dire toujours : *Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni*, après qu'ils ont dit : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.*

Apprenons de là que, dans les manifestations de notre piété, il ne faut jamais séparer Marie de Jésus, et qu'on ne saurait être plus agréable à Jésus qu'en se faisant le serviteur de Marie, plus agréable à Marie qu'en se faisant le serviteur de Jésus.

Apprenons surtout à bénir Jésus avec Marie et par Marie. Personne n'a si parfaitement adoré, personne n'a tant et si bien aimé Jésus que Marie. Son amour dépasse tout ce que les saints et les anges réunis ont témoigné ou témoigneront jamais d'amour à Jésus. Il renferme éminemment tous les amours d'une créature pour son créateur, d'une rachetée pour son rédempteur, d'une servante pour son Seigneur, d'un disciple pour son précepteur, d'une amie pour son ami, d'une sœur pour son frère, d'une fille pour son père, d'une épouse pour son époux, d'une mère pour son fils.

II. — Action de grâces.

Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni ! — Si vous êtes béni, ô mon Jésus, c'est parce que vous êtes la Bonté infinie, le souverain Bien, vous répandant au milieu de vos créatures trop honorées et trop aimées. — Quelle source de bénédictions pour cette pauvre terre que votre Incarnation ! Que dire de votre présence sacramentelle qui continue, étend et multiplie votre Incarnation ? La crèche où vous êtes apparu pour la première fois et l'autel où vous vous montrez partout et si souvent sont " comme les deux bras de l'amour infini pour enlacer l'humanité entière ; et le mystère de la croix est au centre, là où cet amour a mis son cœur."

Mais s'il est une créature à laquelle vous vous soyez donné, livré, abandonné, c'est bien à Marie, votre très sainte Mère. Que j'aime à vous contempler petit enfant reposant entre ses bras ! C'est sur son sein que vous respirez et vivez ; c'est d'elle immédiatement que vous relevez pour toutes choses.

A Bethléem, au Temple de Jérusalem, et dans les commencements du séjour en Egypte, le premier rôle reste à Marie, le Verbe incarné est vraiment tout à Marie. Seule elle lève et couche Jésus ; seule elle l'enveloppe et le vêt ; elle l'allaite et le réchauffe ; et quand il faut aller ici et là, seule ordinairement elle le porte. Si, comme on n'en peut point douter, Joseph prend quelquefois l'enfant divin, c'est la mère qui le lui donne, et pour le lui redemander bientôt. Si l'enfant est offert aux respectueux baisers des bergers et des mages, c'est elle qui le leur présente. On trouve là, dit l'Evangile, "l'enfant avec sa mère." C'est sans doute afin d'appartenir avant tout et complètement à Marie, ô mon Jésus, que vous avez voulu commencer votre vie temporelle par l'enfance.

Je comprends après cela que la Très Sainte Vierge ait été la plus reconnaissante et la plus bénissante de toutes les créatures.

O Jésus, dont le corps est né de la Vierge Marie, je vous salue présent et vivant toujours sur l'autel, pour vous donner à nous, comme autrefois vous donniez à votre très sainte Mère, je vous adore, je vous bénis mille et mille fois !

III — Reparation.

Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni ! — Le grand motif que nous avons de vous bénir, ô Jésus, c'est que vous êtes notre Dieu Sauveur, notre Rédempteur ; c'est que vous nous avez aimés jusqu'à la mort et à la mort de la Croix. Vous nous avez aimés et vous vous êtes livré pour nous. Et, sur nos autels, vous continuez à vous immoler pour le salut du monde.

Soyez béni, Seigneur, pour m'avoir racheté à si grands frais ; pour avoir payé si cher mon droit d'entrée au Paradis. Pour cela que de souffrances, que d'humiliations, que de sang répandu !

Quoique Marie n'ait pas été rachetée au même titre que nous, puisqu'elle n'a jamais contracté l'ombre même d'une souillure, cependant il est de foi que Marie est rachetée. Toutes ses grâces, y compris celle de sa maternité divine, ont été payées par Jésus ; et c'est pourquoi, dans l'office de l'Immaculée Conception, l'Eglise dit : "O Dieu qui, en prévision de la mort de votre Fils, avez préservé cette Vierge de toute souillure !" C'est le comble de la vertu du

sang que Jésus a versé ; c'est l'apogée de la rédemption et le dernier possible de son amour sauveur.

Oui, en fait, c'est Marie, avant tout, que Jésus était venu racheter. Elle était son premier amour, sa première visée ; elle devait être sa première et plus précieuse conquête. Il souffrait donc pour elle incomparablement plus que pour tous les autres ensemble. Elle n'avait pas reçu une seule grâce depuis son Immaculée Conception, qui est la première de toutes, et, dans cet ordre du rachat, la plus excellente, elle n'en recevrait aucune dans toute la suite de son existence merveilleuse qui ne fût le prix, et le prix principal, du sang répandu par Jésus. Jugeons par là si Marie devait bénir Jésus à cause de la Rédemption et si nous devons nous unir à elle pour bénir notre divin Rédempteur.

IV. — Prière.

Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni ! — Dans la pensée de Dieu, dans le langage sacré, toute bénédiction est une promesse de fécondité. Dieu dit à Abraham : " En toi seront bénies toutes les familles de la terre." La bénédiction transmise de patriarche à patriarche n'a qu'un objet : donner des enfants jusqu'à ce que vienne Celui qui est le Désiré des nations.

L'ange dit à Marie : " Vous êtes bénie," cela veut dire : " Vous serez mère." Il ajouta " entre toutes les femmes " pour signifier, entre autres gloires, que les enfants de toutes les femmes deviendront ses fils.

Que devons-nous donc souhaiter, quelle sera au fond notre prière lorsque nous bénirons Jésus ? — Cela veut dire que nous voulons voir s'augmenter et se multiplier le nombre des enfants de Dieu, que nous souhaitons ardemment l'avènement du règne de Jésus et que nous ne demandons qu'à travailler et à souffrir à cette double fin en union avec Jésus et Marie. Ainsi soit-il.





Les Conquêtes du "Petit Messager"



NOUS adressons nos plus sincères remerciements à nos chers abonnés qui, répondant à notre appel de Janvier, se sont ingénies à recueillir de nombreux abonnements au *Petit Messager*. Grâce au zèle bienveillant qu'ils ont apporté à seconder notre œuvre d'apostolat eucharistique, nous avons pu inscrire plus de 1000 nouveaux abonnés. Il y a là un bel hommage offert à Notre-Seigneur, et la source d'un bien qui ne fera que grandir et s'étendre. Il y a là aussi une preuve évidente de la sympathie qu'inspire notre petite revue, et de la facilité avec laquelle on peut la répandre dans tous les milieux sociaux. Ce succès nous est doublement précieux ; il nous est une joie et un encouragement. Une joie, parce qu'il nous montre qu'aidés par la grâce de Dieu, le but poursuivi par notre petite publication est atteint : faire du bien, et apprendre à un plus grand nombre d'âmes à mieux connaître et à aimer plus ardemment le Dieu caché du Sacrement. Un encouragement aussi, parce que l'empressement qu'ont mis nos abonnés à ce pieux recrutement nous prouve qu'ils aiment réellement le *Petit Messager*. Merci donc, encore une fois, à tous ceux qui ont déployé une activité si grande et si bien récompensée.

Nous sommes persuadés que ces 1000 nouveaux abonnés, auxquels nous souhaitons la bienvenue parmi nous, deviendront à leur tour de zélés propagateurs du *Petit Messager*.

C'est à leur intention, comme encouragement à leurs débuts, que nous extrayons quelques passages des nombreuses lettres qui nous arrivent chaque jour.

Laissons parler une pauvre ouvrière :

“Envoyez-moi encore un abonnement, Je veux le faire parvenir dans une maison très chrétienne où il y a sept enfants, et certainement cette lecture leur fera du bien. Que ne suis-je riche ! Je voudrais le faire parvenir partout. Il est quelquefois difficile de parler du bon Maître, mais votre *Petit Messager* en dit de si belles choses et dans ses pages il y a toujours quelque chose de bon à recueillir.”

Ici, c'est une jeune fille :

“Il a daigné bénir mon petit apostolat, ce doux Maître ; et, depuis samedi j'ai offert à mes amies et connaissances le joli *Petit Messager*. J'ai eu la joie de recruter onze nouvelles abonnées.”

Pour d'autres il devient un moyen excellent d'apostolat :

“Dévoué au Très Saint Sacrement de nos autels, j'aime à en propager la dévotion ; aussi, je vous envoie un abonnement pour ma famille et je le paye à l'avance pour 10 ans.”

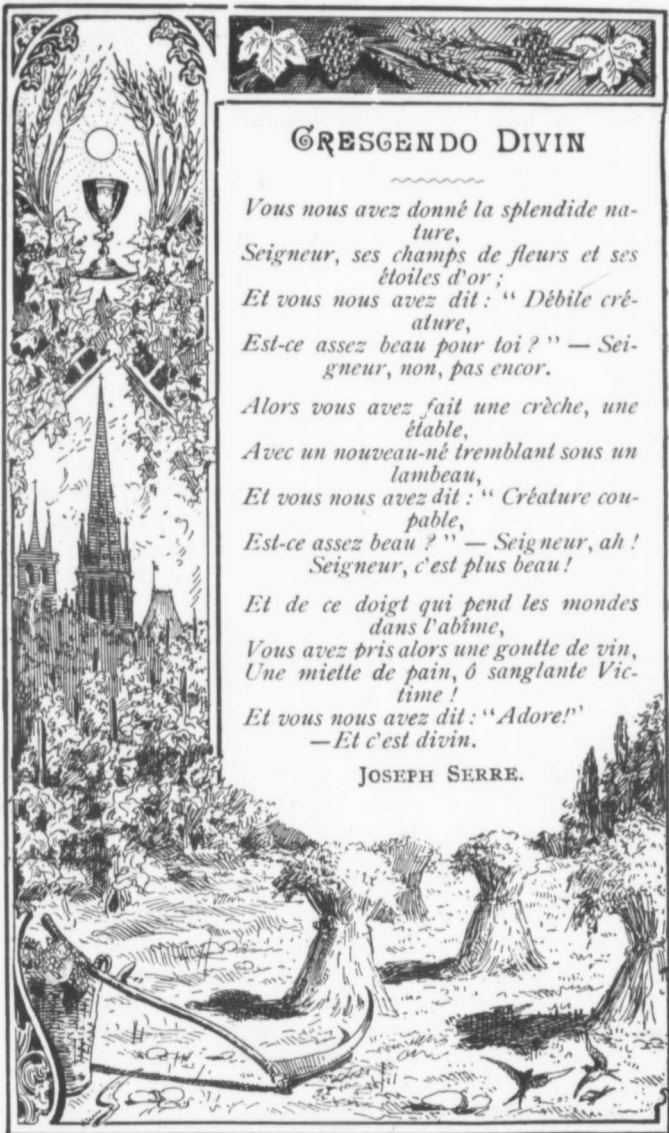
Amitié et dévouement :

“Avec quelle impatience j'attends l'arrivée du *Petit Messager*, et avec quelle avidité j'en dévore le contenu lorsqu'enfin il est parvenu dans mes mains ! Je n'ai lu encore que quelques numéros, ne connaissant guère que par le nom ce trésor de diamants eucharistiques. Mais maintenant que je connais les richesses contenues dans votre publication, je ne voudrais plus m'en séparer. Ces considérations, ces histoires, ces gravures, ce sujet d'adoration, tout fait comprendre et aimer Jésus-Hostie. Que ne puis-je le répandre aux quatre coins du monde ! Vous devriez avoir autant d'abonnés qu'il y a de familles chrétiennes. Je souhaite que ce cher petit journal fasse chaque mois son apparition dans la plus humble et la plus petite paroisse, qu'il circule de la main du riche dans celle du pauvre, afin qu'il enflamme les cœurs qui le liront d'un ardent amour pour le tout aimable Jésus de l'Hostie ! C'est ce que je lui demanderai au Banquet eucharistique, afin d'agrandir son règne et de couronner vos efforts.”

Zèle bien entendu :

“Nous sommes de récentes abonnées à votre *Petit Messager du Très Saint Sacrement* et je ne puis pas vous dire combien il nous fait plaisir et comme il excite notre ferveur. Merci pour les saintes paroles que vous y semez ! Nous rêvions une publication de ce genre ; mais vous avez dépassé nos vœux. Aussi nous voulons nous faire apôtres avec vous et multiplier vos abonnés. Vous recevrez bientôt une première liste que nous ferons suivre d'une seconde le plus tôt possible.”





GRÉSGENDO DIVIN

Vous nous avez donné la splendide nature,
Seigneur, ses champs de fleurs et ses étoiles d'or ;
Et vous nous avez dit : " Débile création,
Est-ce assez beau pour toi ? " — Seigneur, non, pas encor.

Alors vous avez fait une crèche, une étable,
Avec un nouveau-né tremblant sous un lambeau,
Et vous nous avez dit : " Créature coupable,
Est-ce assez beau ? " — Seigneur, ah !
Seigneur, c'est plus beau !

Et de ce doigt qui pend les mondes dans l'abîme,
Vous avez pris alors une goutte de vin,
Une miette de pain, ô sanglante Victime !
Et vous nous avez dit : " Adore ! " —
— Et c'est divin.

JOSEPH SERRE.



MIRACLE EUCHARISTIQUE

L'HOSTIE MIRACULEUSE.

VERS le milieu du XII^{ème} siècle, le monastère de Dabran, dans la haute Allemagne, après avoir beaucoup souffert des invasions danoises, voyait reflourir la discipline monastique et répandait les bienfaits de la civilisation chrétienne parmi le peuple grossier de la Vandalie.

Un événement miraculeux, arrivé en 1114, seconda puissamment les travaux des moines missionnaires. Le jour de Pâques, une foule nombreuse se rendait au couvent pour assister aux solennités de la grande fête religieuse.

Un berger du voisinage, plus ignorant qu'impie, se souciant peu d'une religion qu'il ne connaissait guère, avait suivi le mouvement général pour ne pas se singulariser.

Il entra à l'église, assista à la messe comme les autres, suivant, sans les comprendre, les cérémonies du saint sacrifice. Lorsqu'il vit tout le monde se diriger vers l'autel, il se mêla à la foule, s'agenouilla comme ses voisins à la sainte Table et reçut comme eux la sainte Hostie, mais sans savoir ce qu'il devait en faire. Il remarqua le recueillement et le profond respect avec lesquels les fidèles accomplissaient ce grand acte de religion ; il en conclut qu'il serait inconvenant de manger ce pain qu'il venait de recevoir. Il estima que ce devait être un objet d'une grande valeur qui possédait quelque vertu mystérieuse, et il résolut de le conserver précieusement, comme un talisman pour protéger son troupeau et le faire prospérer.

Il pratiqua donc à l'extrémité de sa houlette une entaille profonde et y cacha avec soin la sainte Hostie.

Cependant le soir était venu. A peine le berger eut-il achevé son travail sacrilège, et planté en terre sa houlette,

qu'une clarté soudaine entoura ce tabernacle improvisé ; des rayons lumineux lui firent comme une auréole brillante qui perçait l'obscurité de la nuit. Le berger avait beau changer sa houlette de place, le merveilleux soleil l'accompagnait toujours.

Le même prodige se renouvela longtemps. Chaque nuit, à l'heure où le Roi du ciel allume au firmament ses milliers de soleils, au fond du vallon sombre, une divine clarté révélait sa mystérieuse présence. Les habitants du pays, apercevant de loin le berger et son troupeau, éclairé de cette étrange lumière, se signaient avec terreur et faisaient un détour pour ne point rencontrer le " sorcier."

Cependant, le bruit s'étant répandu au dehors, l'étrange événement raconté et vint aux oreilles de l'évêque qui ordonna une enquête. La vérité ayant été connue, l'hostie miraculeuse fut solennellement transportée dans l'église du monastère. Une cérémonie expiatoire eut lieu dans le village et attira un grand concours de fidèles. De nombreux miracles se sont depuis accomplis dans l'église de Dabran où se conservait l'hostie miraculeuse.



L'Agonie et le Tabernacle


SUR toute la surface du globe, il existe, hélas ! des milliers d'églises toujours désertes et abandonnées, qui sont véritablement, pour Jésus, d'autres jardins des Oliviers, avec cette différence que les abandons qui assaillirent Jésus dans sa première agonie sont ici presque permanents.

Maintenant comme alors, le divin Sauveur voit tous les crimes qui se commettent : la sainte Eglise persécutée, la religion bannie de l'école et de l'hôpital, le blasphème prononcé à toute heure et la violation universelle du saint jour que le Seigneur s'était réservé.

Le Cœur transformé en un vaste océan d'amertume, Il cherche une âme compatissante, sans pouvoir souvent la rencontrer : ceux qui devraient être ses amis, dorment dans la tiédeur et l'oubli ; quant aux autres, ils sont, ou ses ennemis acharnés, ou des étrangers indifférents.

A nous donc, qui comprenons l'immense douleur de notre Dieu, de compenser par un amour sans mesure l'indélicatesse et l'ingratitude du grand nombre. Aimons pour tous ceux qui n'aiment pas, tenons fidèle compagnie au divin





Prisonnier, charmons sa solitude par nos pieux entretiens et appliquons-nous à lui offrir les multiples consolations que l'amitié vraie ne sera jamais en peine de suggérer.

L'auguste Victime, élevée constamment entre le Ciel offensé et la terre coupable, ne cesse de crier : " Pitié, miséricorde ! " Et Elle fait entendre à nos oreilles, bien sourdes trop souvent, la parole du Calvaire : " *Sitio !* j'ai soif ! " Jésus aime infiniment et Il attend avec une véhémence de désir qui surpasse toute attente humaine, que les âmes se convertissent et qu'elles viennent à Lui, leur Père et leur unique Ami.

Pourrons-nous demeurer éternellement insensibles à la plainte séculaire de notre doux Sauveur ? Non ! nous ne serons pas plus durs que les rochers qui se fendirent au soir du Vendredi-Saint ; nous voudrons à tout prix faire cesser, au moins dans une certaine mesure, les abandons douloureux et les outrages indignes dont Jésus est si odieusement l'objet au Sacrement de son amour.

Unissons nos prières à l'Oraison incomparable du divin Suppliant, mêlons nos larmes à ses larmes, un peu de notre sang à son Sang adorable, et, par notre martyr caché, mais bien réel, faisons pénétrer la lumière dans les intelligences obscurcies et l'amour dans les cœurs glacés.

Mon choix est fait !

Un peu décidé mf

ORCHE
mf
PIANO.

The piano introduction is in 6/8 time, marked *mf*. It features a melodic line in the right hand and a supporting bass line in the left hand, both in a minor key.

CHANT. **Pas trop vite.** *mf*

Mon choix est fait! Qui, mon seul Maître, Mon seul

Pas trop vite. *mf*

The vocal line is in 6/8 time, marked *mf* and **Pas trop vite.** The piano accompaniment is also in 6/8 time, marked *mf*. The lyrics are: "Mon choix est fait! Qui, mon seul Maître, Mon seul".

seur, c'est Jésus-Christ! Son Sang divin m'a fait re-

The vocal line continues with the lyrics: "seur, c'est Jésus-Christ! Son Sang divin m'a fait re-". The piano accompaniment continues with a steady accompaniment.

-naître; Il me conserve et me nourrit.

The vocal line concludes with the lyrics: "-naître; Il me conserve et me nourrit." The piano accompaniment concludes with a final chord.

Andante.
mf con anima.

J'ai goûté tes bienfaits, ô douce Eucharis.

Andante.
mf con anima. *p* *mf*

ti - e; Au - près des saints au - tels

p *mf*

Pressez un peu.

me suis ar - rê - té. Mon choix est fait: c'est pour la

suivez jusqu'à la fin.

vi - e! C'est pour la vi - e - et pour l'é - ter - ni - té!

ad lib. *p* *mf*

Mon choix est fait : Je m'abandonne
 Aux bras sacrés de mon Sauveur :
 Point d'autres biens que ceux qu'Il donne,
 Et point d'amour loin de son Cœur !

Tu m'as rassasié, divine Eucharistie ;
 La richesse sans Toi serait la pauvreté !
 Mon choix est fait, c'est pour la vie.
 C'est pour la vie et pour l'éternité !

Mon choix est fait. Grâce féconde,
 Eclaire moi de tes lueurs.
 Répands tes eaux : arrose, inonde.
 Fais croître en moi de saintes fleurs !

A vous tout mon amour, Jésus, Jésus-Hostie !
 A vous seul mon esprit, mon cœur, ma volonté !
 Mon choix est fait, c'est pour la vie,
 C'est pour la vie et pour l'éternité !

~~~~~  
 Donnons a Jesus au T. S. Sacrement  
 ~~~~~

Les Servantes du T. S. Sacrement de Chicoutimi, commencent, malgré leur pauvreté, la construction d'une chapelle où le T. S. Sacrement sera *perpétuellement exposé*. En vertu d'une autorisation de Mgr. l'évêque de Chicoutimi, quiconque donne une pierre pour cette chapelle est admis à participer aux mérites des prières, offices, adorations qui s'y feront continuellement. Nous nous reprocherions de ne pas le faire savoir à nos lecteurs. Qui ne voudrait donner un 50 cts. pour un tel but, ou encore former une offrande d'une piastre ou plus, en donnant 10 ou 25 cts. pour chacun des siens, enfant ou *défunts*, qu'il voudrait mettre en participation de ces avantages.

Nous transmettrons volontiers aux soeurs, par exemple pour le Jeudi-Saint ou la Fête-Dieu, les offrandes qu'on nous adressera, avec les listes des donateurs : nous donnerons en retour les feuilles souvenirs pour ceux-ci, et les primes pour les zélatrices qui recueilleraient 5, 10, 25 piastres ou plus.

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi 20 Avril, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.

u
d
le
se
E
de
qu
P:
L:

Sa
de:
Po
du
ma
ont
Et
pro:
lem
Il
aura
du c
gneu

II
l'Oue
prêtr
Saint
que j
persé
le No
Le
demai

— VARIÉTÉS —

I. **Le prochain Congrès eucharistique à Rome.** — Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que le prochain Congrès eucharistique international aura lieu à Rome, au centre même de l'Eglise, sous les yeux de Notre Saint Père le Pape Pie X, avec son haut et puissant patronage et sans doute aussi avec son concours effectif, car on peut tout attendre de la bienveillance excessive du Souverain Pontife, surtout quand il s'agit de glorifier le Très Saint Sacrement.

Rappelez-vous ce que c'est qu'un Congrès eucharistique : c'est une grande réunion de fidèles, de prêtres et mêmes d'évêques qui, durant quelques jours, travaillent ensemble à chercher les moyens les plus pratiques de faire connaître, aimer davantage et mieux servir Notre Seigneur Jésus-Christ, présent et vivant dans la sainte Eucharistie. Ces travaux édifiants sont habituellement entremêlés de grandes solennités religieuses. Les principales villes dans lesquelles se sont déjà tenus de grands Congrès de ce genre sont Paris, Bruxelles, Anvers, Jérusalem, Reims, Paray-le-Monial, Lourdes, Namur, Angoulême, New-York, etc.

Il était juste que vint le tour de Rome, la cité du Très Saint Sacrement par excellence ; Rome, c'est de là que vient la lumière des âmes ; Rome, c'est là que règne le vicaire de Jésus-Christ, le Pontife vénérable à qui tous les autres pontifes et tous les prêtres du monde doivent le pouvoir stupéfiant de faire descendre chaque matin le Fils de Dieu et le Fils de Marie sur nos autels, lorsqu'ils ont l'honneur et la douce joie d'offrir le saint Sacrifice de la Messe. Et c'est pourquoi tous les Papes ont toujours été les plus ardents promoteurs de la dévotion envers le Très Saint Sacrement, spécialement de la communion fréquente et quotidienne.

Il y a donc tout lieu d'espérer que le prochain Congrès de Rome aura une importance capitale au point de vue du développement du culte eucharistique et de l'avancement du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

II. **Sept ans sans faire ses Pâques.** — Dans une ville de l'Ouest, un soldat affreusement blessé se mourait à l'hôpital. Le prêtre qui remplissait les fonctions d'aumônier était de l'Ordre de Saint Dominique. Jeune et plein de zèle, le religieux visitait chaque jour tous ses malades. Il s'était acquis, par cette assiduité persévérante, la sympathie universelle. Un jour il est averti que le No. 18 de la salle *Saint-Charles* désire l'entretenir longuement.

Le soldat se confesse et demande s'il pourra communier le lendemain. " Très certainement, mon ami, et Notre-Seigneur viendra

avec plaisir dans votre cœur. Je préviendrai la Sœur maîtresse de la salle." Le lendemain, dans sa ronde, le Père ne manque pas de s'arrêter devant le No. 18 et de s'informer du malade. " Vous avez communiqué, vous êtes content? — Oui, Monsieur, et laissez-moi vous dire que je voudrais bien communier encore demain. — Faites, mon ami." Le Père revient comme la veille. " Cette seconde communion vous a-t-elle été agréable? — Oh! oui, Monsieur, et je voudrais bien encore communier demain. — Mais trois communions de suite, mon brave ami, étonneront vos camarades. — Je ne me préoccupe point de ce qu'ils pourront penser. Dans ces affaires-là, Monsieur, chacun pour soi. — J'acquiesce à votre désir." Le troisième jour, le Père n'a garde d'oublier l'intéressant soldat. Il se présente. " Comment vous trouvez-vous aujourd'hui? — Je baisse de plus en plus, Monsieur. Je n'en ai pas pour deux fois quarante-huit heures. Pensez à *m'extrémiser* à temps, et autorisez-moi à communier encore. — Quel est, mon pauvre ami, le motif qui vous pousse à communier ainsi? — Vous savez bien, Monsieur, que je suis demeuré sept ans sans faire mes Pâques. Je voudrais tant arriver avec mon compte devant le bon Dieu! — Alors, mon ami, communiquez jusqu'à ce que vous ayez votre compte." Il atteignit son compte et mourut.

III. **Pour s'approcher du bon Dieu.** — Dans une famille chrétienne, le père et la mère s'approchaient de la sainte Table vers la fête de Pâques. Ils s'étaient dit: Nous irons entourés de nos trois enfants. L'aîné fera sa première communion dans un mois. Cet exemple sera une salutaire préparation. Et ils partirent tous, dès sept heures du matin, même le petit François, qui n'avait pas six ans, et que sa bonne mère abritait tout près d'elle.

Le moment de la communion venu, le père et la mère s'avancèrent vers l'autel, et les trois petits suivirent des yeux et du cœur, l'âme attentive et recueillie; puis ils les virent revenir vers eux en silence, les mains jointes, l'âme ravie.

Cette vue émut les chers enfants, et l'impression ressentie par le petit François fut si vive que, n'y tenant plus, il monta doucement sur le prie-Dieu de sa mère, s'avança avec un grand respect et couvrit ses mains jointes de gros baisers. Sa mère releva la tête et lui dit :

— Qu'as-tu, mon cher petit?

— Oh! rien, mère; mais j'ai voulu, moi aussi, m'approcher du bon Dieu; il me semblait qu'en embrassant vos mains si près de lui, je l'embrassais aussi.



Pè
sa

I
a d
de
rève
vénu
relig

Un
heur



CHRONIQUE

— DU —

JUVENAT

Les jours se suivent...

ET ne se ressemblent pas. Fêtes, congés, examens, vacances, séances récréatives... c'est vraiment le Jubilé qui continue au-delà de Noël et du premier de l'an. Un seul regret vint troubler la joie de nos cœurs : le départ du cher Père Provincial. Mais la bénédiction du Très Saint-Père, à Rome, et l'air pur de la France méridionale vont refaire sa santé et nous le ramener bientôt...

Ad multos annos !

En attendant, nous fêtons notre cher Père Directeur. La neige a dévoré les fleurs du jardin ; mais nous avons, outre nos bouquets de prières, les fleurs de la poésie. Un juvéniste raconte son joli rêve nocturne. Un ange lui a présenté 3 couronnes destinées au vénéré Père : l'une, parce qu'il est *prêtre* ; l'autre, parce qu'il est *religieux*...

— “ *Et la troisième ?*
— *Parce qu'il est ton Directeur.*”
Hélas ! au réveil tout s'envole,
Beau rêve et bijoux précieux.
Mais, Père, ceci me console :
La triple couronne est aux cieux.

Exempla trahunt

Un nouveau prêtre, le R. P. Gmür, procure au Juvénat le bonheur d'une première Messe. Oh ! comme les juvénistes regardent

d'un œil jaloux ce frère aîné dont l'exemple enflamme et entraîne leur cœur vers le sacerdoce, cet idéal des grandes âmes !

Bientôt quatre nouveaux prêtres viennent à leur tour exciter ces désirs : daigne en retour le Ciel bénir leur ministère, pendant que nos juvénistes, marchant sur leurs traces, s'efforceront d'être au plus tôt *mûrs* pour le sacerdoce !

A mort ! à mort !

Quoi ! des cris de mort... au Juvénat ! Eh oui ! au risque d'effrayer le réfectoier qui se demande s'il faut aller quérir la police, pour intéresser nos honorables visiteurs nous jouons des scènes de révolution sur le théâtre. "*La mort de Louis XVII*," tragédie du R. P. Delaporte, obtient plein succès. Qu'elle est touchante et sublime la mort du petit roi martyr ! Ici, à défaut de la lumière extatique, un feu de bengale illumine sa tête expirante. Merci à tous ceux qui ont rehaussé l'éclat de notre petite fête !

Grâce à de telles séances, sans parler de chaudes discussions où *l'eau* cherche en vain à éteindre le *feu*, où Napoléon est mis en parallèle avec Annibal, etc.... les examens s'écoulent comme par enchantement et cèdent la place aux vacances.

Mais les jeunes esprits sont loin d'être ferrés en science. Au travail donc, maintenant, et vive le grec ! Il en faut, de rudes estomacs intellectuels, pour digérer pareille chose ; *alpha... bêta !*

Bonnes Strennes.

Santa-Claus n'a pas mis de dragées dans nos souliers : nous sommes des hommes, à présent ! Il nous envoie mieux : ce sont deux petits frères, qui viennent parmi nous essayer leurs ailes, car il faut des aigles aux pieds de Jésus-Hostie.

*Lorsque le jeune aiglon s'avance au bord du nid...
Qui lui déclare alors qu'il peut quitter la terre
Et sauter dans le ciel déployé devant lui ?...
Il n'a jamais ouvert sa serre ni son aile ;
Il sait qu'il est aiglon. Le vent passe : il le suit.*

Qui donc attire l'enfant au Juvénat ? Il n'a jamais quitté la maison paternelle, il n'a pas l'expérience de la vie religieuse :

Il sait qu'il est enfant. *Jésus passe : il le suit.*

O Jésus, passez dans les familles de nos pieux lecteurs, et amenez-nous beaucoup de ces petits enfants, pour en faire les prêtres et les adorateurs de votre Eucharistie.



LA TRAHISON DE JUDAS. (PAR H. PRELL.)